

Pierre Assante

# Ce que j'aime

## Ces poèmes

ces poèmes  
j'imagine les avoir écrits sur une petite table  
comme celle-ci

nous serions chez nous et en silence

j'écrirais près de toi

rien d'original sans doute  
mais peut-être un instant  
qu'un ami aimerait retrouver en lisant  
en me lisant  
ou bien une petite histoire avec des mots  
banals et tendres  
en jeu scandé  
jusqu'à ce que la parole suive le pas  
d'une danse gaie ou langoureuse

\*\*\*\*

## dehors le vent

dehors le vent  
affûte un long nuage

plus près c'est un crépitement  
qu'il faudrait

serrer  
entre les draps rigides

la chaleur est une amie  
que l'on sent

mais  
l'outil secret  
le sommeil tranche

sa part d'ombre et de rumeur  
petite enfant

le feu brun du silence  
attise l'obscurité

tu dors  
ma femme  
et ta proche radiation  
effleure le secret mécanisme de ma peau

le moindre frémissement retrouve son calme  
tandis que  
je reste prisonnier de mon immobilité

réveille-toi

La lune les murs le froid  
crèvent mon souffle  
dans cette armée qui serre les coudes  
j'étouffe

réveille-toi

ces visages me tordent les yeux

n'y plus penser  
être seuls moi  
ton corps  
toi

mon désir assourdit la nuit  
nos sexes interrogent les minutes  
les seins les jambes le lit  
le cri de la nuque et des vertèbres

clameurs clameurs  
clameurs

un dernier écho apaise les nuages  
l'orage finit  
réveille-toi

donnons leur la main

\*\*\*\*

## **tu lis mes poèmes**

tu lis mes poèmes  
ici il fait chaud

mon amour  
nous avons marché longtemps  
dans cette ville  
où l'hiver rend tout encore plus sale  
où l'on se sent plus seul encor  
où l'on ne peut se séparer d'un ami  
lâcher sa main  
sans avoir peur du froid qui nous attend dehors

ma vie s'arrête un moment jusqu'à la prochaine rencontre  
car ces rues ne m'intéressent pas

nous avons marché un long moment  
l'un vers l'autre à notre rencontre  
jusqu'à ce grand abri de béton et de verre  
chaud et bourdonnant

\*\*\*\*

## **tu pourras traverser la ville**

tu pourras traverser la ville  
encore courir et perdre ton assurance  
pas un doigt ne déborde  
les portes de la vie

tu es comme une barque qui s'entrouvre  
sans que craquent les cordages de la forêt

une pluie dans les arbres  
passe un café recuit  
où le grand vent s'accorde

tu t'élanceras dans mes bras  
et les portes de la vie  
noueront une odeur de marbre

un long défilé de statues  
crie une géométrie circulaire

tu diras que tu m'aimes

un écho longuement circule dans mes nerfs  
à la millième fois tu rouvriras les bras  
silencieusement

il fallait qu'il en soit ainsi  
car tout écho est l'appel du millième besoin de vivre

en traversant la ville  
du fond des temps  
une étrange météorologie des sentiments et des heures  
est là patiemment assemblée à partir de quel mal

à tes lèvres converge l'enchevêtrement  
de mes gestes quotidiens et futurs

\*\*\*\*

**un petit enfant roux attend le temps qui passe**

un petit enfant roux attend le temps qui passe

il tourne autour de l'arbre qui tend ses feuilles

une deux trois feuilles et l'arbre saute la barricade

un petit enfant roux et l'arbre me saluent

de la main je tamise le vent

une deux trois le vent saute l'arbre

quand j'ai tourné trois fois autour de la barricade

le temps est passé où je t'attendais

tu es là

\*\*\*\*

**je tourne je tourne**

je tourne    je tourne  
un pétale de rire  
un pétard    deux pétards  
doux            doux

un silence  
dans une assiette bien au frais  
une grappe d'étoiles    je tourne    je tourne

des fleurs au milieu de mon nez  
pourquoi pas  
                  deux yeux

jolis jolis  
oh la la le rire  
quel rire un bruit fumant  
un pas            deux pas  
une suite pour la vie  
pour la vie

\*\*\*\*

### **ma douceur terne au midi**

ma douceur terne au midi  
éclatée des miettes silencieuses  
sorte de courbe unique et belle  
je te tourne serrée et polie  
aux yeux des œuvres miséreuses  
je te déchire et te dentelle

je définis ton apparence  
l'ordinateur émerveillé  
les buildings en pente tragique  
suivant tes traits et ta mouvance  
dans cet univers ruellé  
et la messe des prisunic

je t'ai conduite et veillée  
surprise et déferlée encore  
dans l'abri de repli et de sable  
les vagues échangent leur nausée  
le grand froid et le nord  
pour ton sang vulnérable

puis ton effort irrespirable  
ton pas d'orage s'éclaire  
les éclats d'haleine les phares  
tendent et fondent les câbles  
le ciel jaunit les brumes errent  
le flot s'unit et se sépare

les fumées ballantes les marées  
pèsent et s'enlisent au matin  
ma douceur terne il faut partir  
la buée d'herbe disparaît  
viens le vent s'étire et s'éteint  
ma caresse claire mon navire

\*\*\*\*

**je dis que ces rues ne m'intéressent pas**

je dis que ces rues ne m'intéressent pas  
cependant tu sais bien que je ne peux m'empêcher  
même lorsque nous sommes ensemble  
d'écouter  
d'ausculter pour ainsi dire  
les foules qui les parcourent

tu sais aussi que je ne peux entrer dans un bar  
sans arrêter mon regard sur chaque visage

ces rues et ces hommes  
je ne peux en fait que les aimer  
ils font partie de ce qui est en moi  
depuis mon enfance

ma rue  
ma ville

ils sont uniques                    comme toi  
et je ne sais plus lequel appartient à l'autre

\*\*\*\*

**je vous dis comme je vous vois**

je vous dis comme je vous vois  
dès que le soleil se lève  
je vous dis courbés de sommeil  
quand la ville au matin s'éveille  
quand je vous dis j'entends vos voix  
et vous que dites-vous de moi ?

\*\*\*\*

### **cinq soleils de la nuit**

cinq soleils de la nuit

nos voix  
ce tremblement de feuilles  
de feuilles minuscules et aiguës  
perdues  
dans la forêt  
mon cœur

nos cœurs  
ce jaillissement de sang  
qui enfle le corps au fil des guerres  
perdues ou gagnées  
sur le tapis des jeux nécessaires

nos jeux  
ce déploiement rectiligne  
des floraisons mêlées  
inverses  
vers l'issue d'une nouvelle saison

nos saisons  
ce soleil qui s'ouvre sur le réveil  
inonde le lit  
bouscule les menaces au contour  
oublié  
des pluies

nos pluies  
ce dos courbé dans l'ombre continue des nuages  
l'oreille attentive avec  
le souffle adouci  
l'averse printanière  
la dissonance dégradée  
du murmure de nos voix

\*\*\*\*

### **ouvrez vos yeux dit le poète**

ouvrez vos yeux dit le poète  
encore une heure encore un pas  
les soucis qui joignent vos doigts  
ne les verrait-il pas peut-être

« à chaque pas il est des reîtres  
qui vous brisent genoux et bras »  
des portes qui ne s'ouvrent pas  
avez-vous donc la clef cher maître

\*\*\*\*

et puis les grèves les manifestations les élections

\*\*\*\*

### **mon tout petit mon amour** (publié dans « La Marseillaise » vers 1960)

mon tout petit mon amour  
ils ont mis tu vois même des noms de fleurs  
sur elle

ils ont mis des noms de tous les jours  
de choses qu'ils aimaient pèle mêle

de rose ou de volubilis  
en orient  
ou en Espagne de femme  
aimée comme tu en pleureras de joie  
des noms de  
flamme

comme l'étoile sur les édifices

de choses qu'on s'arrête pour voir  
sur le bord de la route  
la vie est longue et voilà longtemps que nous sommes partis  
on la respire en tirant sur les chaînes  
mon fils  
mais la mort vient sans qu'on les ait rompues  
toutes

alors laisse crier  
fais voile vers la terre  
des pétales ont peut-être jauni  
tant qu'existe le désert la soif persiste  
la peur aussi  
mais en 17 l'oasis a fait trembler la mer

vois-tu il est dur de chanter pas à pas sur ces noms  
mais ils sont aussi sûrs qu'il te reste de rires et de larmes  
on le dit de plus en plus et en Grèce on en meurt sans vacarme  
pour l'étoile ou la fleur  
pour la révolution

la brise que le roc dispersait  
quelle affaire  
les matins sont plus forts les vagues vont monter  
je crois que ce rayon dans les eaux est celui de l'été  
je crois que ce clairon est celui des batailles sans guerre

\*\*\*\*

**ah qu'importe la césure et la rime aux mots que j'écris**

ah qu'importe la césure et la rime aux mots que j'écris  
toi qui vécut cent fois et mourut et sua sur ta propre poussière  
et qui fut à souffrir à aimer à haïr simplement pour ma vie  
je demande pardon aujourd'hui par ma voix de ta propre misère

ah tout ce temps passé pour cet instant présent  
tous ces rêves perdus pour fabriquer mes rêves  
tous ces chagrins flétris pour ces chansons d'antan

et tous ces arbres morts pour ces gouttes de sève

quel malheur cet espoir sans fin sans issue sans recours  
ah frère que sur toi tombe enfin une larme un sourire une flamme  
une flamme à la douceur triste et forte un frôlement de l'âme  
une femme un abri un silence un ciel bleu un amour

\*\*\*\*

### **je ne peux séparer ce qui est devant mes yeux**

je ne peux séparer  
ce qui est devant mes yeux

les balcons blancs et les arbres  
le linge étendu et la mer

tout petit j'ai habité une maison indépendante  
d'où je voyais vivre la vallée

je suis monté sur un canasson de labour  
et j'ai amené la chèvre brouter

j'ai vu les oliviers et parfois la neige  
des sentiers de colline jusqu'à la mer

plus tard j'ai connu la mer  
et les dessous de la mer  
j'ai pêché au milieu des vagues et des rochers

maintenant je fais partie de l'accent et des maisons  
j'imagine facilement les sables du Lacydon  
et le départ d'Euthymènes accosté aux docks antiques

je connais les joies et les peines  
de ceux qui parlent dans les bars ou autre part  
j'ai bien aimé celui qui a dit dans le temps  
« Marseille n'est pas Chicago  
mais la ville des dockers  
et des travailleurs »

\*\*\*\*

### **une grande race sans nom**

une grande race sans nom  
inscrite au flanc des vents qui passent  
mon ami mon ami au fond  
tirant les blocs qui se défont  
ride les eaux à la surface

froides sans cesse elles s'en vont  
cachant de leur pli les crevasses  
à peine nées déjà s'effacent  
l'écume éperdue et les traces  
que fait l'effleur des tourbillons

mais les oiseaux de haute taille  
que la mer longuement poursuit  
survolent en criant les failles  
où le doigt des algues bataille  
à crever au-dessus de lui  
un miroir de larges entailles  
tandis que la plaie se détruit  
vague après vague au loin les pluies  
l'eau des marécages et les puits  
dans la forêt cachent leurs entrailles

un jour viendra la race vive  
mon ami mon ami viendra  
ayant repoussé le gravât  
hors des lames des entrelacs  
où le monde étonné dérive

sa voix volant arrive arrive  
qui s'étend dans le contrebas  
approche en oscillant la rive  
et crie de vivre vivre vivre  
au vent rauque qu'elle combat

\*\*\*\*

**je suis un révolté je l'écris**

Ma jeunesse ce soir

je suis un révolté je l'écris  
qui crie de vivre mal son amour  
et ce sont les jours qui passent à mon

écoute sans trouver la façon  
à chercher la ligne des labours  
l'on croit perdre son temps et sa vie

ni plus ni moins les arbres meurent  
et les animaux s'amourachent  
je n'y peux rien les villes poussent

puis les uns ont le regret des mains  
des seins purs et de leur cœur qu'ils n'ont  
pu user jusqu'au bout les autres  
la jeunesse oui compte les fautes  
les chaînes les rivières sans pont  
à perdre le sens de leur besoin

je suis le jeune et je suis le vieux  
eux deux que seule l'heure sépare  
le bonheur instant de jouissance  
et la poursuite de sa vivance  
cela est le miel brun de leur espoir  
et la raison des songes pieux

la plus forte lame de l'émoi  
la brise du conte réel c'est  
encore la femme et l'enfant que  
l'on tient dans ses bras que l'on marque  
ou l'on croit à soi cela est vrai  
pas à pas de sa bouche à sa voix

il est des reflets qu'il faut défendre  
celui des cheveux celui du vent  
ce n'est pas le motif d'une croix  
un signe qu'on prend pour une foi  
ni une étrange meute pourtant  
cette raison commune à comprendre

là-dessus vient se mêler la pluie  
les intermittences du rire  
les défauts e communication  
mes poèmes d'été mes soupirs  
mes ruisseaux de gel mes oublis

**J'avais dix ans**

J'avais dix ans

J'avais dix ans  
Dans les blés sifflent les criquets

Le soleil commence à rougir les herbes  
Je voyais sa maison

Le moulin à eau qui entraîne la pompe  
Mêle ses cris au bourdonnement de l'air  
un mas sur le coteau

la charrette de foin frais  
elle riait  
roule dans une ornière  
et blonde  
penche dangereusement  
de si jeunes yeux

tout cela est encore ici  
toi que j'aime

qu'y a-t-il de changé  
ceci est

ce sont des souvenirs qu'on arrache par lambeaux  
mon enfance  
et dont le métal terni  
regarde  
porte la gravure de songeries nouvelles  
mon enfance

\*\*\*\*

### **pour contempler un val d'oiseaux**

pour contempler un vol d'oiseaux  
ou le silence des étoiles  
il faut élever son regard

car il est des gestes  
inexplicablement  
essentiels

quand un fracas de nuit blanche  
s'étend dans tes nerfs  
ronge ta peau et tes certitudes  
souviens-toi  
que les hommes  
                six jours durant  
attendent le Dimanche

**Pierre Assante 1960-1965, revue « POEMES » et « CE QUE J'AIME »**